

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

FLMORE DUFOUR, Président
E. A. ANDRIEU, Administrateur-Délégué

HENRY BIRABEN, Editeur

Bureaux: 323 Rue de Chartres
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter

Pour les petites annonces de demandes, ventes, locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 sous la ligne, voir une autre page du journal.

TEMPERATURE

VENREDI 7 MARS

Table with 2 columns: Time (7 h. du matin, Midi, 3 p. m., 6 p. m.) and Temperature (48, 52, 54, 56).

La Médecine des Papyrus

Comme il y a de quoi rabaisser notre superbe, quand nous nous apercevons, à mesure que nous pénétrons plus avant dans l'histoire des peuples que nous ne sommes que de pâles imitateurs et que sur bien des points nos ancêtres nous ont distancés!

C'est une banalité de répéter que la médecine est aussi vieille que le monde et que, du jour où l'homme a su localiser sa douleur, il s'est ingénié à en chercher le remède.

Récemment, le Dr. Edmond-Vidal (de Vichy), dans une conférence savamment documentée, qu'il faisait devant les membres de la Société de Géographie d'Alger, exposait avec une érudition consommée, ses vues particulières sur cette médecine multiséculaire, qui ne présente pas avec la nôtre tant de différences qu'à une vue superficielle on imaginait.

Nous vivons, en général, sur cette notion que les Babyloniens n'eurent pas de médecins, alors que Babylone était le siège d'une importante école de médecine.

agités; poudres et breuvages sont accompagnés de pratiques bizarres et d'incantations magiques; mais il est tel de leurs prescriptions que ne désavoueraient pas nos plus exigeants thérapeutes.

On prescrivait jadis à Babylone, comme aujourd'hui à Paris, de l'huile de ricin, des lavements, des massages, etc. Rien mieux; on savait formuler des diagnostics comme les formuleraient aujourd'hui nos plus habiles cliniciens.

Mais c'est en Egypte surtout que nous allons retrouver la plupart de nos pratiques médicales à peine altérées. Songez que nous nous parlons de 3,500 ans avant Jésus-Christ, et cela mérite bien et votre attention et votre respect!

Les médecins égyptiens, bien qu'ils ne fussent pas prêtres, appartenaient à la classe sacerdotale et jouissaient de la plus haute considération; leur situation de fortune les mettait à l'abri de toute compromission; leur éducation religieuse ne contribuait pas moins à leur moralité.

L'épineuse question des honoraires avait été pratiquement résolue au pays des Pharaons. Le médecin percevait un traitement fixe pris sur les biens du temple et recevait seulement, de la part des malades riches, des donations volontaires, alors que les artisans et les pauvres n'étaient tenus à aucune rémunération.

Sans doute croyez-vous la spécialisation de la médecine une conception contemporaine? Quelle erreur est la vôtre! "La médecine, écrit Hérodote, est si sagement distribuée en Egypte, qu'un médecin ne se mêle que d'une seule espèce de maladie, et non de plusieurs... Les uns sont pour les yeux, les autres pour la tête; ceux-ci pour les dents; ceux-là pour les maux de ventre; d'autres encore pour les maladies internes."

de certains animaux leur était interdite, parce qu'ils avaient observé qu'elle communiquait la lèpre ou des maladies de peau à ceux qui en consommait. La propriété corporelle, les purgatifs répétés leur assuraient, en outre, bien-être et santé. Certes, ils avaient quelques préjugés. L'administration des remèdes était accompagnée chez eux d'incantations, mais n'en est-il pas de même dans nos campagnes, où les rebouteurs enseignent à chasser le mal par une prière adaptée à chaque cas?

Quant aux drogues qu'employaient le plus communément les Egyptiens, s'il en est qui font sourire, n'oublions pas que nos ancêtres d'il y a seulement deux siècles les avaient inscrites dans leurs pharmacopées; au XVIIIe et à l'aurore du XIXe, la graisse humaine, la poudre de crânes, les excréments d'animaux étaient en vente chez tous les apothicaires.

Contre une affection des paupières qui sévissait à l'état endémique, les Egyptiens utilisaient avec succès les collyres au sulfate de cuivre; pour enrayer la suppuration ils recouiraient les plaies avec un mélange de farine de dattes grillées et de farine de blé, auquel ils ajoutaient, du bicarbonate de soude; or, dans ces dernières années seulement, on s'est avisé de reconnaître que le bicarbonate alcalin, mêlé ou non à une poudre inerte, constituait un excellent pansement!

Tout comme nos Parisiennes, les mondaines de Memphis et de Thèbes se préoccupaient de la chute des cheveux, mais il entre, à vrai dire, dans leurs formules contre la calvitie les produits les plus hétéroclites, les plus inattendus: dents de chien, sabots d'âne, encre à écrire, graisse d'hippopotame, de crocodile, ou de serpent; et tout cela, amalgamé, réussissait, vous pouvez le croire, tout aussi bien que la graisse de porc unie à la cantharide, que vantent nos chimistes et parfumeurs. Inhalations et fumigations, cataplasmes et cautères n'étaient pas ignorés d'avantage des Egyptiens. La goutte et le rhumatisme, la tuberculose et l'avarie et jusqu'à l'appendicite! — les affligèrent tout comme ils nous affligent présentement.

Il y avait, alors, des chirurgiens qui savaient opérer les tumeurs, et aussi habilement que nos princes du bistouri: ganglions, tumeurs ramollies, tumeurs vasculaires, rien ne trouvait grâce devant leur couteau. Et contre l'hémorragie qui résultait de ces ablations, ils usaient d'une pointe de fer, rouge au feu, qui leur tenait lieu de thermocautère!

S'ils ne pratiquaient pas d'amputation, c'est que la religion leur interdisait toute mutilation volontaire, mais ils étaient experts en l'art de réduire les fractures et la consolidation se faisait sans chevauchement des fragments. Il n'y avait que les accouchements qu'ils abandonnaient aux sages femmes, qui, d'ailleurs, connaissaient parfaitement leur métier.

si, depuis Sésostris jusqu'à Pasteur, le monde a marché; ou si l'humanité, à mesure qu'elle avance d'un pas, ne recule pas d'autant.

THEATRES.

TULANE

Le Tulane est tous les jours rempli de monde venu pour voir les vues que Paul J. Rainey a pris en Afrique. Les vues représentent les forêts vierges d'Afrique; on voit toute la vie des animaux sauvages. Dans un passage on voit un éléphant, un girafe, un singe, un rhinocéros, et plusieurs autres animaux buvant au même cours d'eau.

Les vues représentent toute la vie africaine, et sont en 6 sections. M. August Stralmore, un confédéré très habile, accompagne ces vues d'intéressants commentaires.

CRESCENT

Billy B. Van et les Sœurs Beaumont remportent tous les soirs un grand succès dans "A Lucky Hood."

Si Van n'est pas le comédien le plus comique sur la scène Américaine, il en est si près que très peu peuvent se comparer à lui. Il a une manière si naturelle et gracieuse qu'il attire l'audience et la force à rire continuellement. La troupe entière est parfaite. Il y a quinze morceaux sur le programme qui sont les uns plus beaux que les autres.

Tous ceux qui désirent bien rire et voir une bonne comédie, n'ont qu'à voir le programme du Crescent cette semaine.

ORPHEUM

Mlle Cecilia Loftus, la mime à l'Orpheum cette semaine charme toute la salle par ses belles imitations de célèbres actrices. Elle est sans aucun doute, la meilleure qui soit jamais venue à Nouvelle-Orléans dans son genre. Elle est très applaudie et a dû répéter plusieurs fois les mêmes morceaux.

L'acte qui a le plus de succès après celui de Mlle Loftus, est celui du Jack Wilson Trio. Jack Wilson est un comédien d'une adresse rare. Il est bien aidé par Franklyn Batie et Ada Lane.

Owen Clark, le magicien fait des tours très originaux. Meredith et son chien "Snooper" plaisent beaucoup surtout le chien qui a démontré l'intelligence d'un être humain.

Kean et Holland ont un acte très comique que l'on appelle "Cupiditis". La voix de Ed. Morton, le comédien, a beaucoup de charme. Les Flying Martins, sont de très bons acrobates. Leurs tours sur le trapèze donnent le frisson, et sont vraiment extraordinaires.

L'Orchestre du Prof. Tosso et les vues cinématographiques terminent un des meilleurs programmes de la saison.

Arrêté pour s'être fait passer pour un agent de la police

Cassius Griffith, sans domicile fixe à la Nouvelle-Orléans, après avoir fait du tapage dans un café à l'angle des rues Basin et Iberville, disant qu'il était un agent de la police, a été arrêté hier soir par les agents de police Gordon et Biersoll, sous l'accusation de vagabondage et d'impertinence.



MME ADELINA PATTI

La Carrière d'une Célébre Cantatrice

La Patti vient de fêter, dans son château de Craig-y-Nos, en Ecosse, sa soixante-dixième année. La grande cantatrice a depuis dix ans pris sa retraite, elle ne se fait plus entendre en public. Mais l'ombre dans laquelle elle vit volontairement n'a pas pu effacer chez aucun d'entre nous le souvenir lumineux de celle qui a tenu une si grande place dans le monde du théâtre.

Ceux qui ont eu la chance de l'entendre il y a quatre ou cinq ans, chez M. et Mme Jean de Reszké, dans cette inoubliable soirée où elle chanta pour la dernière fois, ont pu se rendre compte que cette voix limpide n'avait rien perdu de son charme, que cette science des vocalises avait conservé sa virtuosité, et que la femme elle-même était toujours la Rosine brune, semblerait, aux yeux noirs, vive, enjouée, spirituelle. La Patti, il faut bien le dire, n'a pas été seulement une chanteuse, elle a été pour tous ceux qui l'ont applaudie, de loin comme de près, une charmeresse; et ceci c'est un don qui se conserve encore plus longtemps que la voix; car la séduction s'opère à tout âge; on peut avoir été une jeune fille séduisante, et la maturité n'enlève rien de cet irrésistible prestige que certains êtres exercent sur leurs contemporains. C'est ce qui explique la vogue persistante de Mme Adelina Patti.

Ce charme du reste n'était pas exclusif d'une certaine énergie, qui ne se laissait intimider par personne. Il y eut un jour un milliardaire américain qui voulut offrir à ses invités un programme sur lequel figurerait la Patti. Il alla trouver la diva et lui demanda le prix que coûterait cette soirée. La Patti avait fixé son cachet à 5,000 dollars. Et le milliardaire de répondre: "Je ne donne pas autant en un mois à mes ingénieurs, qui me font gagner des millions..."

Et bien! reprit la Patti, faites chanter vos ingénieurs; votre soirée vous coûtera moins cher...

La Patti est née en Espagne; elle a vu le jour en 1813 à Madrid. Elle faillit naître sur la scène; car sa mère, la cantatrice Maria Barilli, qui avait épousé en secondes noces le baryton Salvatore Patti, venait de chanter "Linda di Chamouni", de Rossini, quand, rentrée chez elle, à deux heures du matin, elle mit au monde Adelina Patti. Son éducation musicale fut d'abord rudimentaire; elle chantait aussi naturellement que l'oiseau dans les bois. Mais quand, à côté de ses sœurs Carlotta et Amalia, et sous la direction avisée de l'impressario Maurice Strakosch, mari d'Amalia, elle se fut fait entendre dans le grand air des "Puritains" au Théâtre Italien de New-York, Maurice Strakosch vit en sa belle-sœur l'étoffe d'une grande cantatrice et une source d'énormes revenus. Mais il décida que l'enfant n'était pas encore mûre pour affronter le public, et il confia l'éducation musicale d'Adelina Patti à des professeurs de Milan dès que la tournée américaine fut achevée; et la future étoile studia le chant comme si elle n'avait jamais encore émis un son. Le résultat de ce travail assidu ne se fit pas attendre.

Comment se fait-il qu'au milieu de pareils succès il ne soit pas trouvé une œuvre à laquelle la Patti ait attaché son nom? Elle a chanté à merveille et aucun compositeur n'a rien écrit pour elle; ni Auber, dont elle a chanté "Les Diamants de la Couronne"; ni Gounod, dont elle a chanté "Mireille"; ni Meyerbeer, dont elle fut l'interprète admirable dans "Les Huguenots"; "L'Africaine"; "L'Étoile du Nord"; et "Le Pardon de Ploermel"; n'ont jamais dédié un rôle à cette grande artiste. Elle a pourtant créé la "Jeanne d'Arc" de Verdi, aux Italiens, en 1868; une "Gulmina" de Carlo Pedrotti, en 1872; une "Estrella" de M. Jules Cohen à Londres, en 1880; mais toutes ces œuvres avaient été déjà jouées ailleurs; Verdi et Pedrotti avaient été présentés en Italie et l'"Estrella" avait été donnée au Lyrique en 1867 sous le titre "Les Bleuets"; c'était Christine Nilsson, autrichienne, qui en avait créé le principal rôle.

La vérité est que si Mme Adelina Patti fut un oiseau harmonieux, ce fut aussi un oiseau migrateur. Aux mains d'impressarios qui tiraient parti de son admirable talent, elle n'avait souci et ne pouvait avoir souci que d'être prête et dispose pour la représentation du soir; elle n'avait pas le temps de travailler et de répéter un rôle nouveau, puis qu'elle ne se fixait nulle part.

Mais, née dans l'ancien continent, Adelina Patti rêvait de faire consacrer sa jeune gloire par l'ancien continent, et c'était Paris surtout qui l'attirait. Elle fit portait, avant d'arriver chez nous, une escale à Londres. L'accueil qu'elle reçut au théâtre de Covent-Garden en 1861 fut tel, qu'engagée pour six représentations, elle resta trois mois à Londres, accaparée par le théâtre, les soirées mondaines, adulée partout.

Enfin, en 1862, elle arriva à Paris. Depuis un an elle était en colossale établissement — pour employer le mot favori du baron — centre de la puissance économique et financière de l'Allemagne en France.

Les employés de la banque von Hausbrand, du petit au grand, faisaient habituellement leur service avec une raideur militaire, une précision mathématique qui produisaient grand effet sur les clients. L'ampleur des salles, la grosseur des colonnes, la hauteur des plafonds, la lourde ornementation des murs bariolés de céramique représentant des vues des grosses villes germaniques, la solennité des guichets, tout disait la puissance et la pesanteur de cette institution officielle, sinon officielle de l'empire d'outre-Rhin. Des alignements de caisses, renfermant des lauriers-sauce taillés en stèles, proclamaient sa gloire.

Ce soir-là, les employés étaient encore plus raides et plus décolorés, le grand hall plus imposant, les lauriers plus verts; c'est que le patron promenait partout une humeur de dogue et que les chefs de service avaient subi des abattages furibonds dont ils avaient strictement déversé la monnaie sur tout le personnel. Rien ne sortait de l'alignement, rien ne bronchait, rien ne clochait. Le baron von Hausbrand était en effet, depuis le matin, dans un état de fureur indescriptible.

gagée au Théâtre Italien, et l'on peut dire que son début était impatientement attendu. Il faut ajouter que le Théâtre Italien, qui était le théâtre à la mode, n'offrait pas à ses abonnés tous les soirs des interprétations modèles. Lisez dans les œuvres de Fiorentino, le critique d'alors, les comptes rendus de certaines soirées; tout n'était pas pour le mieux dans le plus élégant des théâtres. En 1862, Sophie Cruvelli s'était brouillée avec le directeur, Rosina Stolz ne résistait pas au plaisir d'augmenter ses appointements en allant faire une tournée d'un mois qui, de permission en permission, se prolongea près d'une année. Seules les voix masculines avaient quelque attrait pour le public; les chanteurs s'appelaient en effet: Delle Sedia, Fraschini, Zucchini. Il y avait donc une place à prendre, et la Patti là prit le soir où elle débuta dans "La Somnambule". "Cette jeune Italienne de dix-neuf ans, écrit Fiorentino, qui ignorait quelle fut Madrilène, a tout l'aplomb, toutes les finesses et les habiletés de métier d'une artiste émérite; mais le comble de l'art est que tout cela chez elle paraît imprévu et naturel." Et quand plus loin il parle du finale où, repoussée par Elvino, Amina se cramponne à lui, il dit de la Patti: "Elle a non seulement chanté ce finale de la façon la plus remarquable, mais joué comme peu d'actrices, et de nombreux douces l'auraient pu faire. Elle ne s'est pas éparpillée; elle se laissait trainer, elle retombait, elle se relevait, elle joignait les mains, elle s'accrochait à tout ce qu'elle pouvait saisir, avec une telle vérité et un tel abandon qu'on eût pu la briser et la fouler aux pieds sans qu'elle y prit garde..."

Comment se fait-il qu'au milieu de pareils succès il ne soit pas trouvé une œuvre à laquelle la Patti ait attaché son nom? Elle a chanté à merveille et aucun compositeur n'a rien écrit pour elle; ni Auber, dont elle a chanté "Les Diamants de la Couronne"; ni Gounod, dont elle a chanté "Mireille"; ni Meyerbeer, dont elle fut l'interprète admirable dans "Les Huguenots"; "L'Africaine"; "L'Étoile du Nord"; et "Le Pardon de Ploermel"; n'ont jamais dédié un rôle à cette grande artiste. Elle a pourtant créé la "Jeanne d'Arc" de Verdi, aux Italiens, en 1868; une "Gulmina" de Carlo Pedrotti, en 1872; une "Estrella" de M. Jules Cohen à Londres, en 1880; mais toutes ces œuvres avaient été déjà jouées ailleurs; Verdi et Pedrotti avaient été présentés en Italie et l'"Estrella" avait été donnée au Lyrique en 1867 sous le titre "Les Bleuets"; c'était Christine Nilsson, autrichienne, qui en avait créé le principal rôle.

La vérité est que si Mme Adelina Patti fut un oiseau harmonieux, ce fut aussi un oiseau migrateur. Aux mains d'impressarios qui tiraient parti de son admirable talent, elle n'avait souci et ne pouvait avoir souci que d'être prête et dispose pour la représentation du soir; elle n'avait pas le temps de travailler et de répéter un rôle nouveau, puis qu'elle ne se fixait nulle part.

Mais, née dans l'ancien continent, Adelina Patti rêvait de faire consacrer sa jeune gloire par l'ancien continent, et c'était Paris surtout qui l'attirait. Elle fit portait, avant d'arriver chez nous, une escale à Londres. L'accueil qu'elle reçut au théâtre de Covent-Garden en 1861 fut tel, qu'engagée pour six représentations, elle resta trois mois à Londres, accaparée par le théâtre, les soirées mondaines, adulée partout.

Enfin, en 1862, elle arriva à Paris. Depuis un an elle était en colossale établissement — pour employer le mot favori du baron — centre de la puissance économique et financière de l'Allemagne en France.

Faillite de l'Abcille de la N. O.

No 19 Commencé le 13 Février 1913.

POUDRE D'OR

Grand Roman Inédit
PAR LOUIS LETANG

(SUITE)

Il la chercha sans désespérer jusqu'à six heures du soir. La nuit menaçait de rendre ses recherches plus difficiles, quand tout à coup, à la station de la gare Saint-Lazare, il aperçut sur le siège d'une victoria une silhouette qui répondait à celle qu'il s'était imaginée d'après les dires du galant concierger de la rue de Ponthieu. Rondelette, blonde, encore jeune, était bien le signalé.

—Hé! gourdes! répliqua-t-elle avec vos figures — elle prononça autrement — à caler les roues de corbillard, vous dégotez le client, vous le faites fuir! Pas de danger qu'on monte dans vos ramasse-crottes si qu'on ne va pas au dépôt! Ah! assez, hein!... Et d'une voix moins aigre, à demi-tournée sur son siège: —Où allons-nous bourgeois? —Rue d'Amsterdam. —Numéro? —Je vous le dirai. —Bon. Voilà! Hue, Béronice! La jument s'appelait Béronice. —C'est une cochère distinguée, pensa Caldwell. Elle a des lettres.

Distinguée ou non, elle connaissait son métier et se débrouillait habilement au milieu de la cohue infernale des véhicules amalgamés dans la rue Saint-Lazare en une masse grouillante et perpétuelle qui paraît indémêlable et qui se démêle cependant. En montant la rue d'Amsterdam, Béronice se mit d'elle-même au pas. C'était le moment de causer un peu. Caldwell se leva et appuyé sur le siège, il susurra dans l'oreille de la cochère: —Service de la Sûreté, belle dame! —Hein? qu'est-ce qu'il y a encore? —Rien de fâcheux pour vous. Ne vous tourmentez pas, ne vous

agitez pas. Causons comme un pair d'amis, sans attirer l'attention des badauds. —Si vous voulez. —Hier soir, vers cinq heures, vous avez chargé un monsieur rue de Ponthieu? —Vous croyez? —Paissez pas la maligne. C'est le concierger qui a été vous chercher et il vous reconnaît avec enthousiasme, car il vous a trouvée gentille, ce qui est d'ailleurs la pure vérité. —Vous vous payez ma tête dit-elle, sans trop se fâcher; c'est toujours agréable de recevoir des compliments. —Non. Je suis sincère. Réellement vous m'êtes très sympathique, ces choses-là se produisent tout de suite et sans qu'on s'en aperçoive. Aussi, je serais désolé si j'avais fait que je vous fasse des misères. Heureusement, tel n'est pas le cas. Il ne s'agit que de ce que nous appelons: recherches dans l'intérêt des familles. —Ah! Qu'est-ce que j'y peux? Je vous assure que je ne l'ai pas enlevé votre voyageur! —Hé! il y en a qui se laisseraient faire. Moi, le premier. —Dites donc, monsieur l'agent, vous n'êtes pas sérieux. Je le dirai à votre administration. —Elle ne vous enlèverait pas. Ma réputation est faite. Pour en revenir à nos moutons, je vous apprendrai que l'histoire à laquelle

vous avez été involontairement mêlé est un simple drame de ménage. Le monsieur a perdu de l'argent au jeu et fait un peu la noce; la femme lui a mené la vie dure et après une scène de reproches à haute tension, le monsieur a tenté ou fait semblant de se suicider. Bref, il s'est logé une balle dans l'épaule gauche. Affolement général, on se précipite; on va chercher le docteur; on le panse. La blessure était sérieuse mais pas inquiétante. Craie! aussitôt! seul, le blessé s'habille, se faufile hors de l'appartement sans qu'on l'aperçoive, et c'est lui, chère madame, que vous avez véhiculé hier soir.

Caldagués excellait à inventer ces histoires mystificatives destinées à mettre la personne qui l'écoutait dans un état d'esprit favorable. Il y réussit à merveille cette fois encore; les femmes adorent les drames plus ou moins passionnels. —Le pauvre homme! s'écria la femme-cocher apitoyée. —Vous pensez si la famille est démolie! Au fond, ce n'était qu'un malentendu; on est tout prêt à pardonner, à oublier, à faire le meilleur accueil au fugitif. Vous voyez qu'il s'agit d'une bonne action et je suis persuadé que vous allez nous aider de tout votre pouvoir à retrouver ce malheureux. —Oh! bien certainement. Mais je ne sais que peu de chose. Mon

voyageur paraissait en effet très souffrant. Il me dit de le mener au pas, en choisissant des rues pavées en bois, et de prendre l'itinéraire qui me conviendrait pourvu que je touche à la gare de Lyon vers sept heures. —Il serait parti en voyage, dans son état? Cet homme est plein de courage! —Dame! Je ne l'ai pas éconduit dans son compartiment. Mais à l'heure dite, je l'ai déposé devant le quai du départ et ma foi! je n'en sais pas plus long. —Merci tout de même. Vous avez été très gracieuse et je m'en souviendrai.

Tout en causant, ils arrivaient au pas cadencé de Béronice en haut de la rue d'Amsterdam. La maison, de banque du baron Hausbrand dressait sa lourde façade à quelque distance. Caldwell avait orienté son trajet dans cette direction pour entrer en passant, rendre compte du résultat de ses recherches à son patron et prendre de nouveaux ordres. —Stoppez devant la banque, commanda-t-il, et attendez. Je vous garde. A tout à l'heure. —Bien, monsieur. On va profiter de l'arrêt pour donner son avoiron à Béronice. Il est six heures et demie. C'est le moment de son dîner. —Faites. Je crois que vous avez tout le temps nécessaire. Et Caldwell pénétra dans le

colossal établissement — pour employer le mot favori du baron — centre de la puissance économique et financière de l'Allemagne en France.

Les employés de la banque von Hausbrand, du petit au grand, faisaient habituellement leur service avec une raideur militaire, une précision mathématique qui produisaient grand effet sur les clients. L'ampleur des salles, la grosseur des colonnes, la hauteur des plafonds, la lourde ornementation des murs bariolés de céramique représentant des vues des grosses villes germaniques, la solennité des guichets, tout disait la puissance et la pesanteur de cette institution officielle, sinon officielle de l'empire d'outre-Rhin. Des alignements de caisses, renfermant des lauriers-sauce taillés en stèles, proclamaient sa gloire.